

1883-1887

Guy de Maupassant

LES ROIS
SUIVI DE
LES BÉCASSES

Domaine public

Éditions du Fox



Photographie de Guy de Maupassant par Nadar

PRÉSENTATION

Voici deux contes de Guy de Maupassant (1850-1893).

Le premier, *Les Rois*, est tiré du recueil « Monsieur Parent » et a été publié en 1885.

L'histoire est peu crédible, mais représentative des idées fausses des entendants sur les sourds. À la fin de sa nouvelle, Maupassant nous conte l'histoire d'un berger sourd tué par des soldats car il n'aurait pas entendu leurs avertissements oraux. De nos jours, de nombreuses personnes pensent que les sourds risquent de se faire renverser par des véhicules qu'ils n'entendent pas. Or, ce type d'accident est rarissime pour la simple raison qu'à défaut de les entendre, les sourds les voient !

Le second, *Les bécasses*, est tiré du recueil « Le Horla » publié en 1887. Cette nouvelle, moitié farce paysanne, moitié fantastique, est bien dans la manière de Maupassant. La description finale du sourd-muet est saisissante !

LES ROIS

Ah ! dit le capitaine comte de Garens, je crois bien que je me le rappelle, ce souper des Rois, pendant la guerre !

J'étais alors maréchal des logis de hussards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur, en face d'une avant-garde allemande. La veille, nous avions sabré quelques uhlands et perdu trois hommes, dont ce pauvre petit Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph de Raudeville.

Or, ce jour-là, mon capitaine m'ordonna de prendre dix cavaliers et d'aller occuper et de garder toute la nuit le village de Porterin, où l'on s'était battu cinq fois en trois semaines. Il ne restait pas vingt maisons debout ni douze habitants dans ce guépier.

Je pris donc dix cavaliers et je partis vers quatre heures. À cinq heures, en pleine nuit, nous atteignîmes les premiers murs de Porterin. Je fis halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez bien, Pierre de Marchas qui a épousé depuis la petite Martel-Auvelin, la fille du marquis de Martel-Auvelin, d'entrer tout seul dans le village et de m'apporter des nouvelles.

Je n'avais choisi que des volontaires, tous de bonne famille. Ça fait plaisir, dans le service, de ne pas tutoyer des mufles. Ce Marchas était dégourdi comme pas un, fin comme un renard et souple comme un serpent. Il savait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien évente un lièvre, trouver des vivres là où nous serions morts de faim sans lui, et il obtenait des renseignements de tout

le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une adresse inimaginable.

Il revint au bout de dix minutes :

– Ça va bien, dit-il ; aucun Prussien n'a passé par ici depuis trois jours. Il est sinistre, ce village. J'ai causé avec une bonne sœur qui garde quatre ou cinq malades dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de l'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, une lumière brillait derrière une vitre : une famille était restée pour garder sa demeure à peu près debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à tomber, une pluie menue, glacée, qui nous gelait avant de nous avoir mouillés, rien qu'en touchant les manteaux. Les chevaux trébuchaient sur des pierres, sur des poutres, sur des meubles. Marchas nous guidait, à pied, devant nous, et traînant sa bête par la bride.

– Où nous mènes-tu ? lui demandai-je.

Il répondit :

– J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une petite maison bourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou ramassé près de la grille, Marchas fit sauter la serrure, puis il gravit le perron, défonça la porte d'entrée à coups de pied et à coups d'épaule, alluma un bout de bougie qu'il avait toujours en poche, et nous précéda dans un bon et confortable logis de particulier riche, en nous guidant avec assurance, avec une assurance admirable, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la première fois.

LES BÉCASSES

Ma chère amie, vous me demandez pourquoi je ne rentre pas à Paris ; vous vous étonnez, et vous vous fâchez presque. La raison que je vais vous donner va, sans doute, vous révolter : Est-ce qu'un chasseur rentre à Paris au moment du passage des bécasses ?

Certes, je comprends et j'aime assez cette vie de la ville, qui va de la chambre au trottoir ; mais je préfère la vie libre, la rude vie d'automne du chasseur.

À Paris, il me semble que je ne suis jamais dehors ; car les rues ne sont, en somme, que de grands appartements communs, et sans plafond. Est-on à l'air, entre deux murs, les pieds sur des pavés de bois ou de pierre, le regard borné partout par des bâtiments, sans aucun horizon de verdure, de plaines ou de bois ? Des milliers de voisins vous coudoient, vous poussent, vous saluent et vous parlent ; et le fait de recevoir de l'eau sur un parapluie quand il pleut ne suffit pas à me donner l'impression, la sensation de l'espace.

Ici, je perçois bien nettement, et délicieusement la différence du dedans et du dehors... Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler..

Donc les bécasses passent.

Il faut vous dire que j'habite une grande maison normande, dans une vallée, auprès d'une petite rivière, et que je chasse presque tous les jours.

Les autres jours, je lis ; je lis même des choses que les hommes de Paris n'ont pas le temps de connaître, des choses très sérieuses, très profondes, très curieuses, écrites par un brave savant de génie, un étranger qui a passé toute sa vie à étudier la même question et a observé les mêmes faits relatifs à l'influence du fonctionnement de nos organes sur notre intelligence.

Mais je veux vous parler des bécasses. Donc mes deux amis, les frères d'Orgemol et moi, nous restons ici pendant la saison de chasse, en attendant les premiers froids. Puis, dès qu'il gèle, nous partons pour leur ferme de Cannelot près de Fécamp, parce qu'il y a là un petit bois délicieux, un petit bois divin, où viennent loger toutes les bécasses qui passent.

Vous connaissez les d'Orgemol, ces deux géants, ces deux Normands des premiers temps, ces deux mâles de la vieille et puissante race de conquérants qui envahit la France, prit et garda l'Angleterre, s'établit sur toutes les côtes du vieux monde, éleva des villes partout, passa comme un flot sur la Sicile en y créant un art admirable, battit tous les rois, pilla les plus fières cités, roula les papes dans leurs ruses de prêtres et les joua, plus madrés que ces pontifes italiens, et surtout laissa des enfants dans tous les lits de la terre. Les d'Orgemol sont deux Normands timbrés au meilleur titre, ils ont tout des Normands, la voix, l'accent, l'esprit, les cheveux blonds et les yeux couleur de la mer.

Quand nous sommes ensemble, nous parlons patois, nous vivons, pensons, agissons en Normands, nous devenons des Normands terriens plus paysans que nos fermiers.

Or, depuis quinze jours, nous attendions les bécasses.

Chaque matin l'aîné, Simon, me disait :

– Hé, v'là l' vent qui passe à l'est, y va geler. Dans deux jours, elles viendront.